

Marie-Claude Blais – Aboudé Adhami

Interview croisée

Entretien : Guy Selderslagh et Conrad van de Werve

Conrad van de Werve : Marie-Claude Blais, Aboudé Adhami, vous êtes les deux grands conférenciers de cette dixième édition de l'université d'été de l'enseignement catholique sur le thème des relations entre familles et école.

Marie-Claude Blais, vous êtes philosophe et maître de conférences en sciences de l'éducation à l'université de Rouen. Vous avez notamment publié avec Marcel Gauchet et Dominique Ottavi « *Pour une philosophie de l'éducation* » ainsi que « *Les conditions de l'éducation* » et le livre publié tout récemment en début d'année 2014 « *Transmettre, apprendre* »¹.

Aboudé Adhami, vous êtes psychotérapeute et professeur de psychologie clinique à l'Institut libre Marie Haps à Bruxelles.

Marie-Claude Blais, on l'a entendu lors de votre conférence, vous vous êtes plus particulièrement intéressée aux incidences des transformations de la famille sur le domaine éducatif. Alors sans imputer évidemment à ces nouvelles configurations familiales toutes les difficultés que rencontre l'école et sans aussi déplorer la perte d'un modèle disparu, vous vous demandez si ces transformations sont pour quelque chose dans les difficultés que rencontre l'école.

Aboudé Adhami, vous, c'est la clinique pratique qui vous a permis d'explorer l'univers des adolescents, des jeunes adultes et des relations enfants-parents. Vous vous posez d'ailleurs la question suivante : « *est-ce que c'est vraiment une bonne idée que les familles viennent à l'école ?* » « *Pour y faire quoi d'ailleurs ?* », dites-vous. Vous reconnaissez toutefois que familles et école doivent être partenaires et vous attirez notre attention sur le fait qu'il faut parvenir à définir des points de rencontre et de dialogue pour que ce partenariat puisse se mettre en place.

Guy Selderslagh : Marie-Claude Blais, vous estimez que faute d'un pilier partagé, familles et école semblent condamnées à errer sans fin à la recherche de leurs missions propres. « *L'éducation risque de devenir vraiment impossible* », dites-vous. Quel pourrait, d'après vous, être ce pilier partagé ?

Marie-Claude Blais : Ce « pilier partagé », est celui qu'on a pu observer pendant une période assez longue de mise en place de l'école obligatoire qui a correspondu avec la naissance de la famille moderne. Aussi bien dans la famille que dans l'école, existait une conception commune de l'éducation même si les rôles et les tâches spécifiques de l'une et de l'autre étaient différents. La représentation était celle d'une éducation qui développe évidemment toute la personnalité de l'enfant, lui apprend l'autonomie, lui apprend à être libre, mais qui se fait dans la perspective d'une intégration de cet enfant dans une vie collective et dans des institutions avec lesquelles il aura à collaborer par la suite.

¹ BLAIS, M.-C., GAUCHET, M., OTTAVI, D., *Pour une philosophie politique de l'éducation*, éd. Bayard, 2002 ; *Les conditions de l'éducation*, éd. Stock, 2008 et *Transmettre, apprendre*, éd. Stock, 2014.

C'est cette communauté de conceptions et de représentations qui semble disparaître aujourd'hui alors qu'elle a existé de manière très fragile sous forme de compromis souvent, mais elle était présente dans les représentations des familles et dans leur projet de vie pour les enfants. Elle n'est plus présente en particulier parce que du fait de ces mutations des familles, il y a un investissement très grand sur le présent, sur l'épanouissement de l'enfant et sur le bonheur à l'intérieur de la famille, dans la sphère privée.

Il y a un certain oubli de la dimension du futur de l'enfant et de la dimension collective de la vie de cet enfant. C'est ça qui porte atteinte à ce pilier qui nous semble être nécessaire et qu'il faut retrouver inévitablement si l'on veut préserver les conditions de l'éducation.

Guy Selderslagh : *Est-on condamné à aller à la recherche du pilier perdu ? Comment fait-on face à ce modus operandi social qui a évolué, à la disparition de ce compromis difficile ?*

Marie-Claude Blais : Je pense que c'est un travail de réflexion collective qui dépasse d'ailleurs les familles et l'école. Il est de l'ordre d'une réflexion de toute la société sur cette question de l'éducation parce que l'éducation est vraiment l'élément nécessaire à la survie d'une société et à sa continuité. On sent bien qu'elle est aujourd'hui tellement fragilisée que l'on peut aller vers une sorte d'incapacité de cette société à transmettre aux enfants ce qui leur permettra de continuer la vie du groupe.

Il va y avoir inévitablement une prise de conscience.

Je pense qu'on peut tous collaborer à cette réflexion, aussi bien les parents, que l'école, que les médias. Ceux-ci jouent un grand rôle dans cette individualisation et cette limitation des perspectives au présent et au privé en exaltant justement toute cette dimension du plaisir et en niant toutes les institutions. François Dubet a parlé du déclin des institutions. Ce n'est pas tout à fait cela qu'on observe. Il y a et il y aura toujours des institutions parce que c'est elles qui garantissent notre liberté et en particulier, la sphère politique. Mais, il y a une espèce de déni, c'est-à-dire qu'on ne veut pas les voir, on ne les reconnaît pas. C'est ce déni qu'il faut surmonter.

Conrad van de Werve : *Pourquoi, cette relation école-familles est-elle si difficile à établir ?*

Aboué Adhami : Elle est difficile parce qu'on est dans une période de crise du modèle familial traditionnel. On va vers le modèle d'une famille qui se remet en question constamment. Ce modèle ne date pas de très longtemps. La famille a été véritablement en crise et sans revenir sur tout l'historique, je dirais que ça a déjà commencé par la question de la maîtrise des naissances : le fait de maîtriser la grossesse, d'avoir un enfant quand on le désire, quand on le veut, d'avoir l'impression d'une certaine manière de maîtriser quelque chose du côté du corps, de distinguer la procréation des enfants et la sexualité... Petit à petit, il y a une sorte de fragilisation des liens à l'intérieur de la famille en rapport avec le fait de mettre à l'avant-plan la question amoureuse, la question d'aimer l'autre, d'être dans une liberté de poser des choix.

Ceci est extrêmement positif dans l'évolution des choses, mais a des conséquences, dont on parle peu, sur l'impact que cela a aujourd'hui sur la question éducative des enfants. Dans cette évolution-là, la famille a une attente qui est de plus en plus importante à l'égard de l'école.

De mon point de vue, le moment adolescent est un moment charnière où il faut quitter d'une certaine manière la sphère familiale, pour se coltiner un petit peu à la sphère plutôt sociale.

Je trouve que l'école a un rôle très important dans ce cadre-là. Quand la famille est omniprésente à l'école, pour l'adolescent qui essaie de trouver un espace autre que l'espace uniquement familial, se retrouver confronté à sa propre famille présente avec des choses à dire à propos de l'école, d'une certaine manière ça fragilise sa prise d'indépendance du côté du joug familial.

La sortie adolescente vers l'espace public a lieu de moins en moins.

On parle de l'individuation.

Pourtant, je rencontre des adolescents qui ont très envie de se retrouver ensemble, de faire groupe, d'une certaine manière de faire lien. Il y a des liens qui existent par Internet. On peut être critique vis-à-vis de cette modernité, mais en même temps, on voit quand même émerger des liens très importants. Des adolescents, des jeunes réagissent par rapport à l'actualité, par rapport à des questions assez importantes. Pas mal de jeunes aujourd'hui s'engagent dans du bénévolat, dans des choses associatives importantes. On l'oublie aussi. Je trouve quand même qu'il y a cette demande de quelque chose de plus collectif. Là où je suis critique, c'est que je trouve que l'espace social aujourd'hui ne s'ouvre pas. Il est très méfiant en tout cas du côté du collectif adolescent et des jeunes. Les adultes ont très peur des adolescents et des jeunes qui se rassemblent, qui ont des idées, qui ont envie de se retrouver dans l'espace social. À mon sens, la crise adolescente se vivait au départ dans la famille, mais comme la famille se remet aujourd'hui en question et que sa modélisation prend des configurations nouvelles, petit à petit la crise adolescente est sortie de la famille pour se retrouver plus dans l'espace social. Et l'espace social a été extrêmement méfiant par rapport à cette crise adolescente. Il a voulu la contenir. Mon hypothèse est qu'aujourd'hui l'école est le dernier rempart de la crise adolescente. Aujourd'hui c'est le seul lieu encore institutionnalisé où l'on trouve des jeunes qui sont dans l'obligation d'être ensemble, d'être en groupe vis-à-vis d'un adulte qui a encore office, d'une certaine manière, d'être un passeur vers quelque chose de l'ordre du social. C'est là que se déploie la crise de confrontation entre les générations. C'est au sein de l'école. Mon hypothèse, c'est que si l'école comme institution aujourd'hui se fragilise, je pense qu'il y a deux institutions qui risquent de prendre le relais : la justice ou la psychiatrie. Je trouve qu'il y a une augmentation de la crise adolescente sans qu'elle soit contenue au sein de la famille ou au sein du social. Elle se retrouve aujourd'hui, soit à l'hôpital, soit dans des centres où il faudrait penser à une autre éducation pour nos jeunes.

Conrad van de Werve : *Selon vous, dans le cadre de cette relation « école-familles », entre ces deux acteurs, y en a-t-il un à qui on pourrait imputer une faute ?*

Aboué Adhami : Faute, il n'y a pas. Je pense que dans la relation école-familles, c'est sain qu'il y ait un regard méfiant mais attentif de part et d'autre. C'est un lien, un véritable lien et tout lien passe par des séparations, des rencontres, par des idées, par des interprétations, par des choses de cet ordre-là. C'est quand même un lien qui est construit. Il est en crise, mais c'est un lien qui existe entre la famille et l'école. Ce matin, Madame Blais parlait d'une référence à une auteure américaine qui disait : « *La manière dont les parents parlent de l'institution, c'est pour moi fondamentale.* » Quand vous avez des parents extrêmement critiques par rapport à toutes les institutions comme ceux qui en conduisant dépassent la vitesse et disent « *on s'en fout du flash ; on s'en fout de la police...* » ; « *qu'est-ce que c'est que cette institution crétine qui vient encore me dire la justice ?* », etc. Leur discours détruit tout ce qui fait fonctionnement de la société. Je trouve qu'alors c'est extrêmement difficile pour des enfants de pouvoir réinvestir l'institution.

Marie-Claude Blais : Nous sommes tout à fait d'accord là-dessus. Nous connaissons une crise profonde. Le pilier partagé pourrait être le respect des institutions de la part des familles ou de la part de la société en général. Le pire, c'est qu'on est complètement schizophrène par rapport à ça parce qu'on sait très bien qu'on a besoin des institutions. Dès qu'il y a un attentat, on entend « *que fait la police ?* ». On a besoin de sécurité. Mais par contre, on n'en reconnaît pas l'importance. On passe son temps à les dénigrer. Les médias sont au premier plan à ce sujet. L'école est tournée en dérision ; la

police et les institutions de justice, n'en parlons pas. Un enfant ne peut pas trouver sa place dans une société et ne peut pas être éduqué sans avoir une représentation positive des institutions. Ça nous paraît évident.

Maintenant, je suis sensible à votre position un peu iconoclaste par rapport à l'intervention des parents dans l'école et je la partagerais volontiers parce que je pense aussi que cette connivence difficile mais réelle entre les parents et l'école était liée à une certaine confiance des familles face à l'institution, une espèce de délégation. Notre place n'est pas à l'école. Ce n'est pas de notre responsabilité ce qui est du ressort de l'école. Quelqu'un parlait de la juste place. C'est quoi cette « juste place » ? Il faut le savoir. Ce n'est pas forcément dans l'école. L'adolescent en particulier, peut-être moins pour les plus jeunes enfants, a besoin d'un espace de vie entre pairs, de vie collective associative pour qu'il ne soit plus sous l'emprise des parents. Si les parents sont toujours là, alors il peine à faire ce passage vers l'extérieur. Je suis entièrement d'accord avec vous et c'est difficile d'aborder ce problème avec les associations de parents d'élèves. Comme disait un ministre de l'éducation, le problème pour l'éducation, c'est qu'il y a plus de parents d'élèves que d'enseignants et donc la pression des familles est énorme sur l'école.

Je reviens à Internet à ce propos-là. Le danger d'Internet et la chance qu'il nous offre aussi, c'est qu'il peut permettre des échanges entre la famille et l'école et des échanges qui soient un peu distants. Mais le risque aussi – et on le voit déjà – c'est que les parents soient en permanence informés des moindres faits et gestes de leurs enfants dans l'école. Vous avez dû rencontrer ces difficultés-là dans votre clinique. Alors qu'on cherche une séparation qui soit un lien, une articulation où chacun reste à sa place, avec Internet on peut certes trouver cette articulation, mais on peut aussi tomber dans le danger d'une permanence du lien à tout instant.

Conrad van de Werve : *Je reviens vers vous, Aboué Adhami, par rapport à tout ce qu'on évoquait il y a un instant. Comment s'en sortir finalement entre, d'une part, la sphère familiale qui cherche à protéger l'enfant, le jeune et le cadre scolaire qui, lui, instaure rythme et règles ?*

Aboué Adhami : Je trouve que c'est une chance extraordinaire d'être en crise par rapport à ces questions-là. On n'a jamais autant débattu de la question de la scolarité, du sens de l'école. Je trouve qu'Internet ne peut pas être concurrentiel par rapport à l'école. Internet permet une mémoire extérieure comme dit Michel Serres, une extériorisation de notre mémoire. L'idée de libérer notre mémoire pour faire autre chose est positive. C'est une des grandes mutations de l'histoire comme celle du passage vers l'écrit, puis vers l'imprimerie et ainsi de suite. Ces mutations ont libéré l'être humain de toute une série de choses.

Aujourd'hui, le défi c'est : est-ce que cette extériorisation de la mémoire contenue dans les machines va libérer quelque chose du côté de nos enfants ? Le fait de libérer cette mémoire pour nos enfants, ça ne veut pas dire aujourd'hui que la question de l'apprentissage est caduque.

Ils ont accès à un savoir beaucoup plus facilement et ce savoir-là doit être accompagné par une initiation. On s'initie.

Cela me fait penser à un de mes voyages, au pays Dogon. Il y avait le « Hogon », le chef des Dogons qui habite dans une grotte. Une fois qu'il est élu « Hogon », pas de chance pour lui, comme chef des Dogons, il vit dans une grotte et ne peut plus descendre sur terre. Il a une vision en hauteur, une vision d'ensemble du pays. J'ai insisté pour pouvoir le rencontrer. Comme vous le savez peut-être, dans le pays Dogon, on parle juste par des métaphores et par des images, ce qui permet une grande interprétation. On a l'impression de se comprendre et, en fait, chacun comprend ce qu'il veut. Ce qui est extraordinaire, c'est que vous avez accès au savoir sans initiation alors que pour nous c'est l'initiation qui est beaucoup plus importante que le savoir.

Je trouve que c'est assez sage comme vision.

Le savoir aujourd'hui est disponible.

Comment est-ce qu'on est initié, comment est-ce qu'on s'initie ? Initier, ce n'est pas seulement de l'apprentissage. Il y a aussi un décalage par rapport à ça. Je trouve que l'école aujourd'hui est devant une chance extraordinaire — si elle la saisit concrètement — de décaler les choses entre un apprentissage tel qu'il a été du temps de Cro-Magnon vers aujourd'hui.

Comment est-ce qu'on initie « quelque chose » vis-à-vis de nos jeunes pour avoir accès à ce savoir ? Qu'est-ce qu'on peut en faire ? Qu'est-ce qu'ils peuvent en faire ? Comment les accompagner là-dedans ? Je trouve que c'est une idée vraiment très originale, si l'école peut la saisir.

La famille, je pense qu'elle est en mutation. Elle réfléchit. Aujourd'hui, la famille tente de garder quand même ce qu'on appelle « famille », quelque chose de l'ordre du familier, du lien, en tout cas vis-à-vis de l'enfant. Dans cette mutation de la famille, il y a une réflexion, une adaptation qui se fait petit à petit mais avec des questions immenses. Je trouve que la tâche est encore très importante.

Je prends le simple exemple d'une famille recomposée où vous avez l'enfant de l'un des deux partenaires et l'enfant de l'autre partenaire. Ils ne sont pas frères et sœurs de sang. S'ils sont amoureux et ont envie d'être ensemble, une question se pose.

Est-ce que ce lien intime est considéré comme incestueux ou est-ce qu'il est considéré plutôt comme légitime ? C'est un débat. Ce débat cache toute la question du positionnement actuel de la société.

En fait, il y a de nouvelles questions éthiques qui se posent à nous. La famille, petit à petit, est confrontée à ça et elle y réfléchit.

Je crois que l'école doit penser à la question de l'initiation. La transmission du savoir telle qu'elle a été conçue et l'obligation pour nos adolescents d'être enfermés dans une école pendant huit heures avec des profs qui défilent sont en crise. L'école doit penser très positivement à la manière d'initier quelque chose par rapport à un savoir qui est libéré, extériorisé.

Cette réflexion-là, c'est un chantier, mais c'est une chance.

Guy Selderslagh : *Marie-Claude Blais, dans « Transmettre, Apprendre », vous affirmez que nous sommes définitivement passés d'une société de transmission à une société de la connaissance. Qu'est-ce que vous voulez dire par là et est-ce qu'on retrouve un peu le binôme « initiation – savoir » qui vient d'être évoqué par Aboudé Adhami ?*

Marie-Claude Blais : Je ne sais pas si j'ai bien compris ce que vous appelez « l'initiation » et donc je ne reprendrai pas cet élément-là. Mais, il me semble très important. Effectivement, on a tout un travail d'initiation à faire et à reprendre. Je suis entièrement d'accord avec la dernière partie de votre intervention.

Sur l'explication du passage de cette société de transmission à la société de la connaissance, nous essayons de montrer qu'on a vécu depuis longtemps sur une conception de l'apprendre qui passait par la médiation d'un ancien, d'un adulte qui était lui-même passeur de quelque chose qui lui avait été transmis. On avait cette dimension de passation culturelle entre les générations par le biais de cette conception de la transmission qui, caricaturée aujourd'hui, devient, effectivement, l'école impositive avec le maître qui transmet des connaissances à un élève qui est passif et qui les reçoit. Ça n'a jamais été dans ce schéma caricatural, mais il y avait une part de ça.

Aujourd'hui, on a adhéré à un modèle qui est le modèle du sujet actif dans la connaissance. C'est le modèle de la science moderne. La connaissance n'est pas reçue mais elle est élaborée par le sujet pensant. On a transposé ce modèle au fonctionnement de l'école. De ce fait, on a balayé un peu rapidement tout ce qui était de l'ordre de la passation d'une culture et d'une tradition. On s'aperçoit que le basculement, dans ce nouveau modèle de l'apprendre (appelé le modèle de la connaissance ou

que certains appellent le modèle constructiviste où le sujet construit lui-même ses connaissances dans une relation avec l'expérience avec l'environnement), produit des effets négatifs en termes de rapport au savoir. Et surtout, il met en difficulté un grand nombre d'élèves.

J'évoquais à la fin de ma conférence les élèves qui n'ont pas, dans le milieu familial, la passation d'un certain nombre de codes et de normes qui sont nécessaires. C'est une forme d'initiation, une espèce d'éducation implicite qui est transmise par les familles. Celle-ci fait que les enfants qui en bénéficient peuvent entrer dans cette démarche de construction des savoirs sans trop de difficulté. Comme ils peuvent entrer dans la démarche de saisie des informations sur Internet. Ces élèves ont reçu les codes et les schémas de pensée, le rapport à l'abstraction, l'organisation même du temps qui est nécessaire pour ça. Mais les autres sont complètement démunis et se trouvent davantage en situation d'échec. Ceci expliquerait l'accroissement des inégalités face à l'école. Alors que tout est entrepris depuis une trentaine d'années pour favoriser la réussite scolaire, pour aider les enfants en difficulté, on aboutit à des résultats contraires. C'est pourquoi nous nous sommes attaqués à cette question.

Il ne s'agit pas de revenir bien sûr à un modèle de transmission. Il s'agit de rééquilibrer les choses en faisant en sorte que tout ce qu'on a tendance à négliger dans l'école, c'est-à-dire ces savoirs d'initiation élémentaire, transmis par certaines familles soit transmis explicitement aux enfants qui n'en bénéficient pas dans leur famille.

Abou Adhmi : Cette question de la transmission m'intéresse beaucoup, surtout dans mon travail de psychothérapeute auprès des familles. D'abord j'ai envie d'ajouter, vous le dites explicitement, que la transmission n'a pas lieu par décision. On ne décide pas de transmettre. La transmission a lieu et elle ne s'est pas arrêtée. La famille continue à transmettre. L'école transmet. La société transmet. De toute manière, la transmission a lieu.

La deuxième chose, c'est qu'on a des transmissions de contenu vivant.

On sait l'effet que cela a psychologiquement cette transmission d'une génération à l'autre d'un contenu vivant.

Mais on a aussi des contenus morts. Si je prends l'exemple des familles où il y a eu un contenu traumatique transmis d'une génération à l'autre à leur insu, ce contenu mort, non symbolisé a des effets dévastateurs sur les générations suivantes. On est encombré. Cela génère des maladies psychiques graves. C'est à peu près la même question qui se pose au niveau de l'école.

L'école, aujourd'hui, transmet de toute manière comme la famille transmet de toute manière.

Mais est-ce que l'école transmet un contenu qui est vivant pour nos jeunes adolescents ?

Là intervient la question de l'initiation. Ou est-ce un contenu mort ?

Force est de constater que nos adolescents, quand ils parlent de contenus transmis à l'école, ils les sentent comme figés avec toutes les caractéristiques des choses morbides. Ils perçoivent un savoir figé dont on ne sait pas quoi faire, qu'il va falloir juste restituer, dont on ne voit pas l'application concrète, qu'on a l'impression de subir. À la limite, on va le retenir juste pour plaire au prof et le lendemain, on l'oublie parce que ça ne sert à rien. J'ai l'impression qu'on est à ce tournant et que la question devient : transmettre oui, mais ne doit-on pas réfléchir au contenu qu'on transmet pour le sortir de sa torpeur et pour qu'il soit un peu plus vivant ?

Guy Selderslagh : *Quelles pistes voyez-vous pour sortir de cette torpeur ? N'y a-t-il pas le risque de se soumettre à l'opinion, l'opinion des jeunes telle que vous la décrivez ?*

Abou Adhmi : Mais je pense que l'opinion des jeunes est importante. On ne doit pas s'y soumettre mais on ne doit pas être sourd à ce que les jeunes nous disent. Les jeunes nous disent des choses.

On a toujours la liberté de leur dire d'en faire quelque chose. C'est ça qui fait autorité d'ailleurs. Ne pas écouter les jeunes et faire comme on veut ou suivre exactement ce que les jeunes nous disent, ça ne fait pas autorité. Je pense qu'il faut les écouter et élaborer à travers ce qu'ils nous disent quelque chose qui a du sens.

Pour sortir un peu de cette torpeur, la question de l'initiation reste pour moi, éminemment importante. Aujourd'hui, il n'y a plus de rites d'initiation pour nos jeunes. Les rites d'initiation traditionnels n'existent plus. Il y a quelques « restes » d'initiation auprès de nos jeunes que l'école aujourd'hui symbolise. C'est le lieu où on demande aux jeunes de quitter la famille, de se retrouver ensemble collectivement vis-à-vis d'adultes qui ont prévu des choses pour eux. Au bout du parcours, il y a quelque chose qui est leur est délivré de l'ordre d'une place dans le social. Cela pose vraiment problème quand ce parcours n'aboutit pas. Aujourd'hui, les seuls rites d'initiation ce sont des ersatz de rituels obsessionnels et autoréférentiels. Trois mots : le rite tombe dans les « rituels », « obsessionnels », parce que c'est répétitif et ça n'aboutit pas à une constitution du sujet, enfin « autoréférentiels » parce qu'on ne se réfère plus à la culture, au mythe d'origine de la culture. Les adolescents et les jeunes sont livrés à eux-mêmes dans des rituels que nous, les « pys », on appelle des conduites à risques. Je trouve que l'école est un rempart contre ça parce qu'elle produit encore quelque chose de l'ordre de ce qui est prévu pour des jeunes vis-à-vis d'adultes qui les attendent à un moment. L'école doit comprendre qu'elle est initiatrice dans le sens « *faire expérience de* ». Ce n'est pas seulement un savoir qu'on accumule et qui n'est pas suffisamment incarné. Cela ne fait pas corps. C'est une piste pour l'école.

Garder l'idée qu'elle n'est pas juste « quelqu'un » qui apprend à l'enfant, mais qu'elle accompagne l'enfant dans un lien constitué, prévu pour faire expérience de quelque chose. Il faut qu'on puisse faire sens par rapport à cette expérience. C'est ça l'initiation pour moi.

Conrad van de Werve : *Marie-Claude Blais, vous abondez dans le même sens. L'école joue-t-elle ce rôle de rempart ?*

Marie-Claude Blais : Oui. J'approuvais parce que je trouve que cette question des savoirs morts et des savoirs vivants est une question importante. Mais je ne la poserais pas de la même manière. Je pense que justement le rôle des adultes, des enseignants et des parents éventuellement c'est de rendre vivants ces savoirs transmis par la tradition. C'est un peu du domaine de l'impondérable, mais c'est quand même lié à la passion, à la générosité, au sens que ces mêmes adultes donnent aux savoirs qu'ils maîtrisent, eux, et qu'ils ont le désir de faire passer, pas forcément de transmettre, mais de faire découvrir aux jeunes dont ils ont la charge. On retrouve là l'idée de responsabilité du monde et d'adhésion à ce qu'est le monde. On est dans une situation de crise où on a l'impression que tout le passé n'est qu'un ensemble de poids et de choses dont il faut se débarrasser. Ce savoir « mort », dont on ne parle plus tellement et vis-à-vis duquel on se sent coupable, nous semble lourd. Et toutes les magnifiques choses du passé, les productions culturelles, les progrès de l'humanité, on a tendance à les passer sous silence. C'est ça qu'on a envie de transmettre aux jeunes avec l'idée qu'ils vont pouvoir eux-mêmes travailler à faire évoluer cette humanité dans laquelle ils sont. Là il y a une grosse responsabilité des adultes. On est vraiment beaucoup dans la mélancolie et la tristesse et très peu dans la passion. C'est peut-être ce qu'il faut transmettre aux enseignants.

Conrad van de Werve : *C'est une belle conclusion. En tout cas merci à tous les deux pour cet entretien. Merci Guy.*